

ABONNEMENT.

Saumur : Un an... 30 fr. Six mois... 16. Trois mois... 8. Paris : Un an... 35 fr. Six mois... 18. Trois mois... 10.

On s'abonne :

A SAUMUR, Chez tous les Libraires; A PARIS, Chez DONGREL et BULLIER, Place de la Bourse, 33.

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE

L'ECHO SAUMUROIS

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES ET AVIS DIVERS

BUREAU : PLACE DU MARCHÉ-NOIR

INSERTIONS.

Annonces, la ligne... 20 c. Réclames... 30. Faits divers... 75.

RESERVES SONT FAITES. Du droit de refuser la publication des insertions reçues et même payées, sauf restitution dans ce dernier cas.

Les articles communiqués doivent être remis au bureau du journal la veille de la reproduction, avant midi. Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

On s'abonne :

A PARIS, Chez MM. HAVAS-LAFFITE et Cie, Place de la Bourse, 8.

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — L'abonnement doit être payé d'avance.

Paraissant tous les jours, le lundi excepté.

Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 25 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

SAUMUR,

10 Octobre 1876.

Bulletin politique.

LE PRINCE DE BISMARCK PREND-IL UN PARTI EN ORIENT ?

La Gazette de l'Allemagne du Nord vient de publier un article qui produit une certaine sensation dans les cercles diplomatiques. C'est avec raison qu'on y attache de l'importance, car ce journal officieux reçoit ses inspirations de la chancellerie prussienne, et il nous montre comment sont jugés à Berlin les projets nouveaux mis en avant par les divers cabinets.

C'est la première fois que cette feuille s'exprime aussi nettement sur la crise actuelle : il semble qu'elle lève un coin du voile dont s'enveloppe la politique de M. de Bismark.

Après les échecs successifs de tous les projets de réformes, après tant de négociations infructueuses, on en était arrivé à l'idée d'une conférence, puis d'une démonstration maritime de toutes les flottes devant Constantinople et forçant l'entrée des Dardanelles.

Aujourd'hui, la Gazette de l'Allemagne du Nord repousse tout, comme si tout devait échouer avec la même impuissance.

Elle ne veut plus de congrès parce qu'elle n'en espère aucune solution. Si la Turquie y est invitée, il est difficile de prévoir quelle sera la solution ; si elle en est écartée, il est possible que l'Angleterre refuse d'y prendre part. De plus, comment la conférence pourrait-elle stipuler des arrangements pour l'exécution de décisions éventuelles, quand chaque puissance a un plan différent ? En résumé, on saurait bien comment on y entrerait, mais non comment on en sortirait.

La feuille allemande ne veut pas non plus d'un projet de constitution imposé par l'Europe. « Parler d'une constitution à côté du Coran est une pure chimère. » Le manifeste que les sofiyas viennent de faire afficher dans toutes les grandes villes à propos du Ramadan ne laisse aucun doute à cet égard. Allez donc parler de constitution à l'européenne, de parlementarisme et autres modes gouvernementales, à une population qui rêve le massacre des gjaours et pour qui le meurtre et le pillage sont des vertus !

Quant à la réunion des flottes devant Constantinople, la Gazette de l'Allemagne du Nord n'en veut pas davantage. Elle la regarde comme l'équivalent des notes et protocoles échangés depuis des années entre l'Europe et la Turquie. — Il y aurait bien quelque chose de plus, selon nous, puisqu'on forcerait la passe des Dardanelles et celle du Bosphore, — puisqu'il y aurait menace d'employer la force. Mais enfin le moyen resterait toujours impuissant ; car la Porte transférerait son gouvernement à Andrinople, — ce qui est déjà en préparatifs ; — et l'on se trouverait à Stamboul devant une ville abandonnée officiellement. La démonstration manquerait donc son effet.

Ce qu'il y a de grave dans l'article de la feuille allemande, c'est qu'après avoir repoussé assez dédaigneusement tous les moyens proposés par la diplomatie, elle dit que « le statu quo ante bellum est un point de vue surpassé et forcément devancé, — que maintenant c'est le tour des faits et de l'action, afin de créer pour l'avenir quelque chose de durable. »

Si nous comprenons bien, — et le langage est assez clair, — il ne s'agit plus de négocier : la diplomatie doit laisser la place à l'action, c'est-à-dire aux armées. C'est le tour du canon après l'impuissance des protocoles. Comment conserver un doute quand on lit attentivement la conclusion de l'article : « On ne peut pas blâmer le gouvernement du czar de réserver toutes ses sympathies à la cause serbe. » Et plus loin : « Etant donnée la ferme décision d'agir, une conférence aurait le seul but visible

de retarder la pacification de l'empire ottoman. »

Ainsi, d'après la Gazette de l'Allemagne du Nord, il ne reste plus que le « tour des faits et de l'action ; » il ne reste plus que la guerre à la Turquie pour la pacifier ! Et la Russie est clairement désignée comme la puissance chargée de l'exécution.

Le czar, nous le savons bien, résiste énergiquement à entrer dans la voie où on le pousse. Il ne voudrait pas de guerre ; il ne voudrait pas surtout de conflit avec l'Autriche, après avoir, à Reischstadt, loyalement promis à son empereur de ne pas se séparer de lui. Mais on sait bien, à Berlin, qu'il y a un moyen sûr d'agir sur l'esprit hésitant de l'empereur Alexandre.

Il y a là-bas, en Russie, le parti moscovite que des suggestions habiles ont rendu puissant ; — il y a les comités panslavistes, bien organisés et plus actifs que jamais, qui sont arrivés à créer dans ce vaste empire ce qui n'avait pas encore existé, et ce que nul ne prévoyait, — une opinion publique.

L'Omladina est aujourd'hui assez forte pour organiser un vaste parti de la guerre, en dehors et contre le parti de la cour, et pour peser à un moment donné sur les décisions du czar.

Berlin sait tout cela. Et c'est à l'heure où tout vient d'échouer, soit par impuissance, soit par une hostilité secrète qui a paralysé la diplomatie, qu'un de ses organes les plus importants et les plus officieux vient nous dire que tout nouvel effort est inutile, que le statu quo ne peut être maintenu, qu'il faut un changement, que l'heure de l'action a sonné.

Il y a longtemps, dit l'Union, que nous observons l'attitude réservée et silencieuse de l'Allemagne dans cette question d'Orient. Le langage alarmant de cette feuille, organe du prince de Bismark, nous annonce-t-il l'entrée en scène du grand chancelier, et le moment où le cabinet de Berlin démasquera son jeu ?

Chronique générale.

La date du 30 octobre, fixée dernièrement pour la réunion des Chambres, serait aujourd'hui reculée, sur les instances de M. le ministre des affaires étrangères.

Les députés et les sénateurs qui reviennent déjà de leurs départements se montrent très-satisfaits de la marche des choses suivie par le gouvernement dans les affaires extérieures. Il n'y a guère que dans le camp des intransigeants qu'on prépare des interpellations à sensation sur les divers incidents qui se sont produits depuis la prorogation. Les groupes modérés se montrent circonspects et subordonnent leur conduite future à la tournure que prendront les questions extérieures.

S'il faut en croire certains journaux, il serait question d'un nouveau et prochain mouvement préfectoral, qui comprendrait deux ou trois mutations de préfets et quelques nominations de sous-préfets. Les dernières élections ne seraient pas étrangères à ce mouvement administratif.

M. de Marcère n'est pas au bout de ses peines. S'il veut céder à tous les caprices des radicaux, il ira loin.

On commence à ne plus voir d'un œil aussi sympathique les délibérations du Congrès ouvrier, non que, jusqu'à présent, elles aient révélé rien de menaçant ou même de scandaleux, mais il est visible que les congressistes sont des gens parfaitement inexpérimentés et fort au-dessous de la tâche qu'ils se sont donnée.

On parle pour le mois de janvier prochain de la réunion dans les principaux

Feuilleton de l'Echo Saumurois.

LA SAINT-LÉONARD.

(Suite et fin.)

Le repas achevé, toute la compagnie passa au salon de musique, et Loffen s'aperçut que le piano avait été descendu comme le portrait ; il était ouvert, et l'on avait dressé à côté le pupitre du major. Dorothee vint elle-même lui apporter son violon, en lui rappelant qu'il avait promis de se faire entendre.

Loffen jeta un regard vers madame de Nugel qui s'était approchée du piano, et voulut refuser ; mais le conseiller Hotman le somma d'obéir en lui criant que c'était la Saint-Léonard : il fallut donc céder.

Le morceau choisi par Dorothee était un des duos que son père avait joués le plus souvent autrefois avec Charlotte.

Celle-ci se rappelait encore les nuances et le mouvement que le major donnait à ce morceau ; aussi fut-il exécuté avec un élan merveilleux.

Ceux qui connaissaient le talent de Loffen ne lui avaient jamais trouvé cette précision, ce charme et cette puissance. On eût dit que les deux instruments s'entendaient et se répondaient.

Lorsqu'ils se turent, tous les auditeurs applaudirent avec transport, et le conseiller Hotman courut aux exécutants.

— Il faut que vous soyez une seule âme dans deux corps, dit-il, pour mettre cette harmonie dans l'expression d'un même sentiment !

Loffen et madame de Nugel saluèrent avec embarras.

— Ah ! vous êtes faits pour vous entendre, ajouta l'enthousiaste mélomane en leur serrant la main. La musique est comme une émanation des cœurs ; et jouer d'accord à ce point, c'est presque s'aimer !

Madame de Nugel sourit en rougissant, et voulut quitter le piano ; mais Dorothee la supplia de faire entendre un des vieux airs allemands qu'elle chantait si bien.

Après un peu de résistance, elle se rassit, et commença la vieille ballade de la Rose bleue.

A mesure que madame de Nugel chantait, tous les ressentiments du major semblaient s'apaiser, et une indicible émotion s'emparait de lui.

Ce chant, il l'avait entendu la première fois qu'il avait vu Charlotte ; et plus tard, aux jours de leur union, elle le lui avait répété mille fois.

La voix de madame de Nugel agissait sur lui comme celle d'une fée, et rebâtissait tout l'édifice écroulé de son bonheur.

En l'écoutant, il croyait voir encore cette petite maison entourée de vignes qu'ils avaient habitée ensemble à Prague, ce jardin avec son berceau de clématites et ses bordures de violettes.

Il se croyait redevenu jeune, confiant, joyeux.

C'était comme une évocation de tout ce qu'il y avait eu de tendre et d'heureux dans son passé.

Madame de Nugel avait déjà quitté le piano depuis longtemps qu'il était encore à la même place, les bras croisés et la tête baissée.

Il fut arraché à sa rêverie par William qui lui annonçait que minuit venait de sonner.

Il prit le bras de madame de Nugel, sans observation cette fois, et il se dirigea vers l'église avec tous les invités.

III.

Il y a dans l'acte solennel qui lie à jamais deux êtres sur la terre et qui les destine à vivre l'un pour l'autre, un caractère religieux qui remue tous les cœurs ; mais c'est surtout pour un père que la bénédiction nuptiale a quelque chose de grave et de touchant.

C'est comme une abdication de tous ses droits sur l'enfant qu'il a élevé, et dont il confie désormais le bonheur à un autre.

Les émotions que le major venait d'éprouver l'avaient disposé plus qu'aucun autre à l'attendrissement ; aussi ne put-il retenir ses larmes lorsqu'il entendit le prêtre prononcer la formule consacrée qui donnait sa fille à William.

Par un mouvement involontaire, ses regards allèrent chercher ceux de madame de Nugel : elle avait caché sa tête dans ses mains et sanglotait tout bas.

Cette communauté d'émotions acheva de dissiper tout ce qu'il pouvait y avoir encore de ressentiment dans l'âme du major.

— Après tout, pensa-t-il, c'est sa mère.

Cette idée l'attendrit.

Sa mère !... et elle était là, comme une étrangère, sous un faux nom !... Sa mère ! et sa présence n'était pas même une joie pure et complète pour Dorothee ; car elle lui rappelait que les nœuds les plus saints pouvaient se briser, que tout le bonheur rêvé par elle, et par William pouvait aboutir à l'isolement et à la haine !

Le major se sentit le cœur oppressé comme d'un remords, et quand sa fille se leva tenant la main du forestier, il baissa les yeux pour éviter son regard.

Cependant on sortit du temple ; les invités prirent congé, et, après avoir embrassé les deux nou-

chefs-lieux de départements de congrès ouvriers. Ces congrès seraient organisés par régions.

Un journal de Paris va être poursuivi pour avoir accusé l'administration des postes de violer le secret des lettres et d'encourager par ce procédé la délation et l'espionnage.

On écrit d'Oran à l'Avenir militaire que, dans son entrevue à Oudja, le sultan du Maroc aurait demandé au général Osmond si le gouvernement français lui accorderait des officiers instructeurs d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie et du génie. Le général a répondu que déjà des officiers français avaient été envoyés en Turquie, en Egypte et en Tunisie, et que l'on n'en refuserait certainement pas pour le Maroc.

On annonce que le journal républicain l'Opinion, connu autrefois sous le nom d'Opinion nationale, va bientôt disparaître. Il a cédé la clientèle de ses abonnés au Siècle, moyennant la somme de 40,000 fr., dit la Presse.

M. le préfet de l'Hérault vient d'interdire à Montpellier la représentation du Chevalier de Maison-Rouge, dont le sujet révolutionnaire pouvait provoquer une manifestation.

LE TRAVAIL DES FEMMES.

Cette question, que le Congrès ouvrier a agitée la première en ouvrant ses assises, est sans contredit la plus intéressante de toutes celles qui figurent dans son programme.

C'est là une question, traitée souvent légèrement, quelquefois examinée avec sollicitude par quelques hommes politiques, mais jamais résolue.

Pourquoi ? C'est que la question du travail des femmes est de toutes les questions sociales la plus complexe et la plus obscure.

Certes, la femme comme l'homme a droit au travail ; mais dans quelle proportion peut-elle exercer ce droit ?

Pour traiter la question du travail des femmes telle que la conçoivent certains esprits, il convient d'abord d'en écarter la femme mariée et mère. Car, dans notre société, la femme peut-elle sérieusement désertier le ménage, la surveillance et l'éducation de ses enfants ?

Est-ce que la femme mariée ne contribue pas à l'économie du ménage, à l'augmentation des ressources communes, en prenant soin de ses enfants, en vaquant aux soins de son intérieur ?

Ces soins, ce rôle, ne sont-ils pas des équivalents au salaire que la femme ma-

riée gagnerait dans un atelier ou dans une usine ?

Reste la jeune fille. Nous nous bornerons simplement à discuter les points sur lesquels les orateurs de la rue d'Agas se sont arrêtés.

La concurrence des hommes est surtout celle des couvents.

Il y a, par exemple, 450 couvents qui travaillent pour le magasin du Louvre, a-t-on dit.

Mais n'est-ce pas le public, ne sont-ce pas les femmes les premières qui bénéficient de la modicité du prix qui résulte des travaux faits dans les couvents ?

Si les couvents sont à même de produire le travail à meilleur marché, la marchandise sera vendue à meilleur marché.

Et puis, voyons, franchement, est-ce que les couvents monopolisent le travail des femmes ?

Alors même que les couvents emploieraient dix mille enfants à travailler, où serait le mal ?

Les couvents ne mettent-ils pas ainsi un état dans les mains des enfants qu'ils emploient ? Ne peut-on pas les considérer comme une admirable, et la plus désintéressée de toutes les écoles d'apprentissage ?

Ce que produisent les couvents n'est-il pas insignifiant sur la quantité de travail féminin qui se fait en France ?

C'est donc l'exception et non la règle qu'a citée l'orateur.

La concurrence des hommes ? Sans doute beaucoup trop d'hommes sont employés dans les magasins où s'achalandent les femmes ; mais cela ne se voit guère qu'à Paris, et ensuite à qui la faute, sinon au public ?

Il y a là ce que l'on appelle l'attrait des sexes.

Pourquoi les hommes préfèrent-ils être servis par des femmes et les femmes par des hommes ?

Tout cela constitue une concurrence à l'ouvrière libre et isolée, qui n'a plus d'autre alternative que la misère ou la dégradation.

Evidemment, ce côté de la question est intéressant, mais cela ne se passe guère qu'à Paris.

Ne faut-il pas tenir compte, d'un autre côté, des efforts, des tentatives heureuses, qui ont été faites par des esprits généreux pour relever la femme laborieuse de la condition inférieure qui lui a été faite par la nature, qui l'a engendrée pour l'amour, pour la grâce, pour la tendresse, pour la maternité, et non pour de durs labeurs ?

Chaque jour, on peut le dire, la condition des femmes s'améliore partout ; mais ce qui l'améliorera surtout, c'est l'homme, c'est l'ouvrier.

Quand l'ouvrier désertera les marchands de vin, quand il prendra au sérieux, à Paris du moins, son rôle de père et d'époux, quand il fréquentera moins les clubs et se passionnera moins pour la politique, à laquelle il n'entend rien, la femme sera la première à se ressentir de sa sagesse, de son honorabilité, de son courage.

mez ce piano qui n'avait point été ouvert depuis si longtemps, recouvrez ce portrait et tout le passé avec lui ; car le jour de la Saint-Léonard est achevé.

A ces mots, elle s'arracha des bras des jeunes mariés, et s'avança en chancelant vers la porte ; mais le major, qui venait de la refermer, se tenait debout sur le seuil, pâle et tremblant.

Leurs yeux se rencontrèrent, et tout un passé de querelles et de douleur fut pardonné dans ce regard.

— Charlotte... murmura Loffen en ouvrant ses bras.

— Lucien... répondit madame de Nugel.

Et elle se laissa aller sur son cœur.

Enfin, après un long embrassement, le major se dégagea doucement, et, posant ses deux mains sur les fronts de Dorothee et de William, qui étaient tombés à genoux près de lui :

— Bénis soient les enfants, dit-il avec reconnaissance, car ils ont été plus sages que les parents ! Reste ici la maîtresse, Dorothee ; tu nous a rendu le bonheur, et je veux que désormais ce soit toujours la Saint-Léonard.

(Magasin pittoresque, tome x.)

Est-ce que la femme des champs se plaint ?

Est-ce qu'elle se révolte contre la condition qui lui est faite ?

Pas le moins du monde.

Pourquoi ?

Parce qu'elle partage le travail de l'homme, parce qu'elle est son égale, tandis qu'à Paris, dans les grandes villes, l'ouvrier n'est ni un homme de ménage, ni un homme de travail et tient la femme dans une sorte de servitude qui, au lieu de l'élever, la ravale au rang de domestique et de souffredouleurs.

L'apport de la femme, dans notre société, c'est sa bonté.

Qu'elle se fasse aimer par sa vertu, par sa grâce, et elle fera faire des progrès à l'ouvrier.

La question a été résolue à la salle de la rue d'Arras par cette banalité :

« Que toutes les ouvrières se réunissent et qu'elles soient à la fois leurs patronnes et leurs ouvrières. »

Nous le voulons bien, et nous applaudissons à cette combinaison, si elle réussissait. Mais est-elle pratique ?

Chronique Locale et de l'Ouest.

CHEMINS DE FER DE LA VENDÉE.

Nous avons annoncé que le service d'hiver sur les lignes des chemins de fer de la Vendée et de Poitiers à Saumur serait mis en vigueur le 16 octobre prochain.

Des bureaux de délivrance de billets sont établis : à Bressuire, chez M^{me} veuve Prévost, débitante de tabac, place Notre-Dame ; à La Roche-sur-Yon, chez M. Delaroche, débitant de tabac, rue de Bordeaux, n° 4 ; à Poitiers, chez M. Dauvin, libraire, rue des Halles, 47. Le public trouvera dans ces bureaux, ouverts toute la journée, des billets directs pour toutes les destinations de la ligne de la Vendée et de Poitiers à Saumur, valables, quelle que soit leur date, jusqu'à utilisation, pour tous les trains.

Les voyageurs, porteurs de ces billets, trouveront à tous les trains, aux gares de Bressuire, La Roche-sur-Yon et Poitiers, un agent de la Vendée, qui se chargera de l'enregistrement de leurs bagages jusqu'à destination.

Buffets à Tours, Loudun, Bressuire, La Roche-sur-Yon, Poitiers.

Il serait désirable de voir adopter par toutes les Compagnies de chemins de fer l'innovation introduite par la Compagnie de la Vendée et d'après laquelle les billets sont valables, quelle que soit leur date, jusqu'à utilisation.

On lit dans la Semaine religieuse, d'Angers :

Nous avons le regret d'apprendre la mort de M. l'abbé François Hurtault, prêtre du diocèse d'Angers, né à Saumur le 24 mai 1808, décédé le 1^{er} octobre au château de la Haye-Eder, où il était chapelain, en la paroisse de Missillac, au diocèse de Nantes. Un antrax, dont l'art médical et les soins les plus dévoués n'ont pu conjurer les rapides progrès, l'a enlevé, en quelques jours, à l'estime et à l'affection d'une honorable famille et de toute la contrée.

Cholet. — On lit dans l'Intérêt public :

« Dimanche dernier, une Exposition réunissait, à la halle aux toiles de Cholet, un bel ensemble de fruits et légumes, des collections nombreuses ; si les fruits, par leur grosseur, laissaient, cette année, un peu à désirer, ils n'en avaient pas moins de mérite : les raisins ont un peu fait défaut, un seul lot bien choisi s'y faisait remarquer.

» L'ensemble de l'Exposition ne laissait rien à désirer, et lundi, à quatre heures, après la distribution des récompenses, une tombola composée avec les plus beaux fruits et légumes de l'Exposition terminait cette petite fête où chacun, en se quittant, se donnait rendez-vous à la grande Exposition qui, l'année prochaine, fera époque dans notre avenir horticole. »

Grand-Théâtre d'Angers. — M^{me} Rita Lelong, première dugazon, accomplissait dimanche ses troisièmes débuts dans le Maître de chapelle, en même temps que M. Moreau, ténor, faisait sa rentrée.

Selon nos prévisions, dit le Patriote, M^{me}

Lelong a été admise par 82 voix sur 87 votants. Nos compliments à cette charmante artiste, qui a d'ailleurs légitimé le choix du public par la manière dont elle a chanté la légende de la Dame blanche.

M. Moreau, ténor, a été admis par 74 voix, toujours sur 87 votants.

Le premier début du second ténor nouvellement engagé, M. Prades, aura lieu ce soir dans le Châlet.

Richelieu. — On nous écrit de Richelieu, 8 octobre :

Un effroyable événement vient d'arriver à Braslou ; les vendanges ont fait leurs premières victimes.

Vendredi, le sieur Etienne Sicard, propriétaire au village de Blunnières, commune de Braslou, était occupé dans son cellier avec le nommé Beauchêne et un jeune garçon de 15 ans nommé Duplessy.

Vers quatre heures du soir, Beauchêne s'avisait de monter, soit par l'ordre de son maître, soit par une autre raison, sur une cuve, profonde de deux mètres et dans laquelle bouillaient environ quatre poignées de vendange. A-t-il voulu fouler la vendange, ou bien est-il tombé accidentellement ? On l'ignore ; toujours est-il que Sicard, le voyant dans la cuve, appela Duplessy qui mirent en devoir de sauver leur camarade. Mais ils tombèrent asphyxiés à côté de lui.

La femme Sicard avait bien entendu son mari appeler le jeune domestique ; elle crut qu'il lui demandait de l'aider à ranger quelques barriques, et ne s'inquiéta nullement.

Elle revint environ une demi-heure après, entra dans le cellier, et ne vit plus les hommes ; elle aperçut seulement leurs sabots près de la cuve. Cette circonstance éveilla ses soupçons ; elle appela ses voisines ; elles accoururent, regardèrent dans la cuve, et virent les trois malheureux étendus la face sur le raisin.

A leurs cris, des secours arrivèrent. M. le maire, qui se trouvait dans le bourg à ce moment-là, accourut immédiatement accompagné de M. le curé. Grâce à leurs efforts, les trois hommes furent retirés de la cuve ; mais on ne ramena que des cadavres : il s'était passé environ trois heures depuis leur chute.

M. le juge de paix de Richelieu et le gendarme ayant été prévenus de cet accident, se sont rendus en toute hâte sur le lieu, accompagnés de M. Boullard, docteur à Richelieu. Il n'y avait plus qu'à constater la mort de ces malheureux.

Le Mans. — Un réfugié espagnol républicain, n'ayant jamais fait partie de l'armée royale, comparait à l'audience du 5 octobre du tribunal correctionnel du Mans sous l'inculpation de vol. Il a été condamné à deux mois de prison et à l'expulsion du territoire après qu'il aura subi sa peine.

A la question de M. le président, qui lui demandait indirectement à quel parti il appartenait, Tutau a répondu sans hésiter et presque avec gloire :

« Jamais je ne me suis présenté à personne comme capitaine carliste, mais toujours comme capitaine républicain, car je suis capitaine républicain. »

L'arrestation de ce malandrin avait fourni aux journaux républicains du Mans une belle occasion de calomnier les réfugiés carlistes.

Joué-lès-Tours. — On connaît la réputation du clos de l'ancien château de l'Épau, à Joué-lès-Tours, dont les vignes produisent des vins rouges et blancs justement renommés et du noble très-propre à la fabrication du champagne. Il vient de se passer dans ce vignoble un phénomène fort remarquable :

Un cep de Malvoisie, dont les fruits étaient parvenus à parfaite maturité, portait sur le même sarment une première grappe de raisin rose ayant la couleur et le goût du raisin de Malvoisie et, à une distance de dix centimètres, une deuxième grappe entièrement blanche ayant la couleur et la saveur du raisin blanc dit pineau.

Des vigneron et des personnes compétentes qui ont constaté ce fait ont déclaré n'avoir jamais rien vu de semblable.

(Indépendant d'Indre-et-Loire.)

LE PHYLLOXERA.

La crainte de voir nos planteurs vigno-

